

PATRICK ARQUIER-COLOM

Du même auteur :

« **L'enfer du décor** » - Gunten - 2014

« **Blanche** »

GUNTEN

*Pour Carole qui m'a donné l'impulsion de ce roman
Je remercie Nathalie, ma première lectrice, pour ses
suggestions pertinentes et Sacha, mon fils pour ses tra-
ductions en Latin*

Couverture : ©Depositphotos Inc./Furtseff
Droit licence : № 77047511

Photo de l'auteur : Raphaël Girszyn

© **GUNTEN**, 2018
<http://www.editionsgunten.com>
ISBN : 978-2-36682-170-3

La pire des prisons est celle dans ma tête. Elle flotte dans ce couloir de portes fermées.

D'où provient cet éclairage pâle? Devant moi, une horloge ancienne. Je suis incapable de lire l'heure. Je suis quoi? Je suis qui? Je suis quand?

C'est quoi ces gens figés en statues de sel avant la décapitation?

Je suis la fille que Van Gogh

Eut avec une feuille de papier

Et mon prénom est Sorrow

ÉTAT

Elle est nue, prostrée et dos au mur. Cuite de tristesse et de rage, elle se sent aussi pleine dehors que vide dedans. Son vide insondable creusé à la cuillère est impossible à combler. La peinture murale reflète une lueur de néon. Cette froideur vaut la tristesse qui l'envahit. Dans son immobilité, ses poils pubiens lui semblent être la seule partie vivante d'elle-même. Tout comme ses cheveux, tondus si ras qu'une pellicule de froid lui fige le sommet du crâne et l'idée qui gît à l'intérieur. Le fusain trace sans ménagement des aspérités sur ses courbes. Il lui paiera ça. Elle n'est ni de face, ni dans le dessin, elle

est le dessin. Son épiderme tremblant de rage est le papier sous lequel elle devine ses muscles.

Un mot lui frappe les tympanes. C'est l'heure du contact avec ce sale type qui vient chaque jour. Ne pas cligner des yeux. Ne pas avoir l'air vivante. Ne pas donner la moindre envie à cette ordure qui lui rappelle ce papier hygiénique bas de gamme jadis employé dans les écoles et colonies de vacances. C'était aussi difficile à déchirer que douloureux à l'usage. Même du papier d'emballage industriel serait mieux pour se torcher.

Elle renifle les mucosités clandestinement planquées dans ses soutes nasales, les coince et finit par les expulser dans les oubliettes de son estomac, via le larynx.

Je me tais, j'écoute, j'observe, j'attends...

Je me tais quand on me parle et quand on ne me parle pas

J'écoute tout ce qu'on me dit et tout ce qu'on ne me dit pas

J'observe tout ce qu'on me montre et tout ce qu'on ne me montre pas

J'attends le bon moment pour parler et agir

Elle voudrait lui signifier à quel point il la débecte. Elle aimerait l'empapilloter dans dix mètres de papier Kraft pour y mettre le feu aux extrémités et admirer le son et lumière. Mais certains fantasmes doivent rester inassouvis sous peine de finir en taule. Comme si elle n'était pas déjà prisonnière de son corps dans ces murs... Pas le moment d'aggraver son cas.

Un trou: pas de nom.

Du flou: pas de visage.

Des corps irréels passent près d'elle comme des fantômes. Elle se fige. Sortir d'ici, oui, mais *d'où*... ? Elle se sent à la fois dedans et dehors sans savoir de quoi. Étrange sensation que de percevoir faiblement aller et venir autour d'elle tout en se sachant le centre d'intérêt. Elle a toujours détesté qu'on s'occupe d'elle contre sa volonté mais ne se sent plus aucune capacité à se rebeller, comme si sa volonté s'était évaporée et n'arrive même pas à évaluer le nombre de jours semblables aux nuits qui défilent sans varier. La seule chose forte en elle est la rage d'être réduite à l'état de légume pensant.

Je ne me laisserai pas cuire! résonne autour d'elle comme si son crâne rebondissait contre des murs capitonnés. Que cette balle de mots fracasse le crâne de tous ceux qui s'imposent à elle.

Ses sens fonctionnent, malgré son état d'étrange prostration, sans douleur physique mais avec une rage qui ferait mal aux ombres blanches qui passent autour d'elle sans soupçonner le danger qu'elle représente. Encore un peu capable de penser mais virtuellement statufiée, son unique sensation vraiment brute vient de la toute sa peau. Elle n'est plus qu'un treillis stylisé comme les modélisations d'images 3D vides de chairs. Tout est aussi incolore, inodore, inconsistant et froid que la nourriture qu'on lui met dans la bouche.

Ce n'est même pas du repos. À quand la fin de cet état?

MOUSTACHE

Sous la moustache, un petit trou noir se déforme à en devenir grotesque.

*POINT TRAIT POINT TRAIT TRAIT TRAITPOINT-
TRAIT POINTPOINTPOINT POINT...*

Juste à côté, une grosse forme flottante lâche « ... or... 'an célas... 'oualitéeé... ! » et ce n'est pas la première fois. La tête lui tourne à cause des images et sons distordus. Ils le resteront sauf avec le code de déverrouillage. Elle fait un effort pour rester assise. La moustache n'exprime plus rien, mais plus haut, de chaque côté, deux fentes ovales grisâtres la regardent avec curiosité.

Elle s'entend prononcer « *allongéepurellen'estpas-vierge* » puis un trou blanc l'absorbe.

MINÉRALGIE

Définition: maladie de la pierre qui s'attaque au mental. Il n'y a rien de plus clinique et de moins naturel que cette saloperie. Elle a l'impression d'être faite de grès blanc gravé de toutes ses passions.

Aucun tressautement. Elle adorerait sursauter, même un peu, comme quand on s'endort et que les nerfs se relâchent d'un coup. Au moins elle vivrait autre chose que cette torpeur tiède. Elle ne ressent rien, perçoit à peine la vague lueur blanchâtre du dehors quand il fait jour et ne sait plus depuis quand son corps s'endort et se réveille en une même linéarité inconsistante. Elle n'est ni fatiguée ni en forme mais lourdement cotonneuse, et même pire: blanche à en mourir, couleur qu'elle exècre.

Sa tête est redressée, son corps suit mais elle reste assise, le regard dur, toujours atrocement blanche à l'intérieur, où les mots résonnent dans le désordre de leur propre logique.

*Résonne Raisonne Grèszone Graisse-aune Grisonne
Griffonne Friponne Frissonne Prisonne Prison !*

Le choc du point d'exclamation la réveille. Elle vomit son âme blanchie.

CINQ SENS ZÉRO SENTIMENT

TOUTE SUBVERSION NAÎT D'UNE CONTRAINTE

Le fil de sa pensée s'interrompt. Elle étouffe dans son crâne à s'en effondrer. Son corps se relève tout seul dans le ressenti d'un besoin fulgurant, ce qui ne lui était plus arrivé depuis... Elle retombe assise sur le lit. Des mots tournoient au plafond, projection du ventilateur sans air de son mental. Pour punir sa clairvoyance, les pales tournent au ralenti dans une blancheur opaque qui lui interdit de passer à l'action. Punie à force d'enrager en silence. Moulée dans ce sarcophage chimique elle sent à nouveau son corps s'évaporer.

Un claquement de mots ramène sa mémoire de qui elle était avant *ça* ! Elle avance vers cette idée. Le mirage disparaît. La masse blanche compacte l'absorbe de l'intérieur et la colonise complètement. Un bruit de pas enfantins trotte dans l'ambiance de néon. Un « *Ooohh... !* » flotte doucement jusqu'à elle, suivi d'un temps figé. L'image furtive d'un visage aux yeux transparents l'approche et la regarde de près sous des cheveux incolores en forme de coque.

D'instinct, elle tâte son crâne et sent ses traits se figer en ne trouvant que sa peau. Ses cheveux ont disparu. Un second « *Ooohh...* » souffle son haleine et disparaît, suivi des mêmes pas.

Elle se retrouve dans son isolement. Quelque chose chauffe et des gouttes coulent le long de ses joues mais elle ne ressent rien d'autre. Jusqu'à quand... Mais que signifie *quand* ?

Des mots détachés aux syllabes nettes lui apparaissent, écrits à la main sur les pales du ventilateur arrêté, croix suspendue au plafond.

Brailer! quoi? Briller! comment? Prier! qui?

L'épuisement se diffuse brutalement en elle comme du cyanure à prise rapide. Quand elle sort de sa panique intérieure, l'être en visite a disparu. Elle arrive à se relever, en forme de point d'interrogation, terrifiée de n'être plus elle-même alors que son esprit cherche à crever la surface. Des molécules de souvenirs restent bloquées sous une pellicule opaque.

GUET

Ses muscles attendent l'ordre de se déclencher. Même s'ils sont courts, puissants et impatients un bloc de granit serait plus mobile. Son visage rond dur et buriné est concentré à l'extrême, réceptif à la moindre perception.

Formes, Ombres, Mouvements, Bruits, Éclats, Couleurs... *F.O.M.B.E.C.* comme on dit chez les militaires. Les éléments de cet acronyme gravé dans l'esprit de tout combattant peuvent surgir tous à la fois, ou par petits groupes, ou encore, dans un ordre aléatoire mais rarement dans l'ordre officiel. Malheur au soldat qui les illustre.

L'Homme-de-pierre ne veut le malheur de personne. Il scrute la nuit rendue verdâtre par les lunettes de vision nocturne posées sur son nez. Ce n'est pas encore le bon mo-

ment pour agir. Il n'aime pas le silence de l'inaction, quelque chose peut toujours éclater sans prévenir, comme une bombe. Il déteste aussi le silence à cause du mauvais souvenir de son séjour forcé dans un tombeau déjà occupé, au cours d'une mission très stratégique, il y a longtemps.

Il est assez minéral pour se fondre dans ce décor sans éclairage. S'il bougeait, un observateur croirait voir un jeu d'ombre de nuages. Cette nuit, l'obscurité le favorise et il pourrait se déplacer sans attirer l'attention. Il n'aime pas plus la pénombre que le silence.

Une brillance jaillit comme une étoile géante allumée d'un coup sec. Elle dessine une courte trajectoire et disparaît avant de ressortir un peu plus loin, accompagnée d'un grondement régulier.

Une moto agressive traverse le fond du décor à cent mètres de là, telle un prédateur en chasse. De petits points orange maculent la nuit de tâches disposées à intervalles réguliers.

Elles forment une sortent de couronne rectangulaire trop géométrique pour être avenante. L'Homme-de-pierre pense à une menaçante nasse d'acier. Dans la cuisson permanente de la vie, il y a des moments où ça chauffe plus ou moins fort, ou pas au même endroit que d'habitude. Pour que les choses bougent il faut parfois courir le risque de se brûler.

Le balisage lumineux géométrique se met à clignoter et reflète contre les vitres des fenêtres hermétiquement closes.

Des voix sourdes se font entendre de l'autre côté du bâtiment rectangulaire.

Deux silhouettes massives apparaissent furtivement. Leurs *Formes* deviennent *Ombres* pas nettes grâce à la complicité d'arbres.

Mouvements. Elles sont suivies à distance.

L'Homme-de-pierre descend du discret promontoire où il était posté. C'est le moment.

Je n'ai pas envie de jouer. Je n'ai pas envie de forcer. Je n'ai pas envie de tricher. Ceci n'est pas un exercice. C'est la réalité et c'est la réalité que je veux.

Il renferme ses pensées et s'élançe pour amener sa réalité au contact de celle d'en face. Il sent ce qu'il se passe à l'intérieur de ces murs dont il a discrètement fait le tour dans la journée pour repérer le terrain. Escalade.

Trancher dans le vif. Frapper dans le dur. Tirer dans le tas! mais seulement en cas de nécessité. Il saute du haut du mur dans le parc, derrière des arbres. Sa réception est silencieuse, il va vite se planquer derrière le tronc le plus large du secteur. Ce n'est pas le moment mais une chanson se met à lui trotter dans la tête. Ça ne lui arrivait jamais avant, dans sa vie de militaire, mais ça, c'était avant la vie. Mélodie mentale.

Il se fige pour attendre. S'il y avait des statues, on pourrait le confondre avec, à condition d'être un peu loin. En opération, ce *caméléonisme* a toujours été son plus grand atout, outre sa rapidité fulgurante au combat rapproché en particulier et pour presque tout en général.

Les deux ombres mobiles marchent sur le gravier à une vingtaine de mètres devant lui. Elles vont vers cette fausse guirlande de Noël en fibre optique qui balise le périmètre de ce qui pourrait être un hélicoptère clandestin.

L'Homme-de-pierre se concentre sur les bruits qui lui parviennent. Seule l'autoroute lui envoie de légers ronflements par intermittence.

Les deux types s'éloignent, tournent le coin ostensiblement, comme des sentinelles soucieuses d'être visibles. Une petite bruine apparaît dans l'air aussi brusquement que la notion de *Conception* prétendument *Immaculée*. L'Homme-de-pierre sourit. Les lunettes de vision nocturne lui montrent la vie en verdâtre. Sa cagoule lui donne chaud mais il est hors de question de l'enlever. Sa montre lui indique qu'il est dans les temps.

LASUISSIDÈRE

Ce ne peut être elle-même: elle est neutre. *ELLE*, neutre? Impossible. C'est tout ou rien. Et de préférence, tout. Mais là c'est rien. Ça reviendra, tôt ou tard. Elle vient encore de réussir à se lever seule, mal, pas longtemps, mais elle a réussi. *Ils* ne l'auront pas. *Ils* n'en sauront rien, vu qu'elle ne parle pas et n'exprime rien. Sa liberté de penser, de panser ses plaies, dépenser ses forces, Pan sait, penser fort ce désir, le rendre plus dur qu'une mèche de tungstène pour percer les murs de sa prison.

Les deux hommes baraqués font encore quelques mètres en silence. Leurs pas de sentinelles ne sont pas très pro mais ils s'en foutent. Ce ne sont visiblement pas des militaires mais leur démarche puissante laisse deviner de redoutables combattants au corps à corps, pas des frimeurs. Leurs blouses de coton fin sont un peu justes pour leurs carrures. Ils s'arrêtent avec précaution comme pour laisser un peu de répit au sol qui les supporte péni-

blement, plus de deux-cents kilos en tout. S'il y en avait l'herbe souffrirait.

Le Noir jette un bref regard vers une fenêtre à travers laquelle sourd une lueur pâlotte de teinte *carême*. Le Blanc fait un geste du menton machinal dans la même direction. Ils tournent à gauche et disparaissent.

L'Homme-de-pierre attend encore dix secondes que leur déplacement d'air cesse de faire bruir les feuilles. D'un geste vif, il débouche un tube, le laisse tomber au sol et part en courant dans la direction opposée à celle des deux colosses pendant qu'une fumée blanchâtre envahit l'air. Il continue à jeter des grenades fumigènes à intervalles réguliers tout en courant. Entre le portail de l'enceinte et l'entrée du bâtiment principal, il déclenche une série d'explosions et s'enfuit. Des fenêtres s'éclairent, s'ouvrent. On crie mais il n'y a pas de pleurs. Des gens réveillés en sursaut apparaissent aux fenêtres. Certains se risquent dehors.

L'Homme-de-pierre revient brusquement sur ses pas. Il court en jetant deux tubes avec chaque main. Deux types en blanc tentent de l'intimider en fonçant sur lui mais crier n'a jamais arrêté un boulet de granit lancé à fond. Ils se font culbuter sèchement et s'emboutissent l'un l'autre, les membres répartis n'importe comment. Une femme lance un cri suraigu. Elle aurait pu faire sirène à Londres pendant le Blitz. Un homme maigre aux yeux écarquillés écarte les bras comme pour conjurer un quelconque mauvais sort. Il se laisse tomber à la renverse quand le bolide humain passe à un mètre de lui par soin de l'éviter. L'Homme-de-pierre s'arrête net, fait un demi-tour bondissant et lance une dernière salve de pétards et

de fumigènes qui couvre les imprécations des occupants effrayés.

Il fonce droit devant lui. Au pied du mur Est, il pile net, bondit d'une détente verticale foudroyante, s'agrippe au bord et grimpe la paroi en quelques secondes. Sur le faite, il prend un quart de seconde pour jeter un petit regard et disparaît en sautant dans le monde extérieur. S'il neigeait, son public ne s'en apercevrait même pas.

Une pluie fine se déclenche comme sur commande pour effacer les traces.

ANGOISSURFONDETRISTESSE

À moins que ce soit l'inverse.

Idées noires sur vie blanche.

Back to *Sorrow*, la copine de Van Gogh.

Pourquoi cette image ? Des diapositives mentales défilent dans sa tête. Celle de *Sorrow* revient chaque fois sous des angles différents. Ça en devient vertigineux. Elle crie quand *Sorrow* se jette sur elle. Elle crie encore quand des ombres massives la soulèvent. On l'emmène dans le couloir glacé. Des explosions retentissent et hachent ses tympanes. Tout tourne, les murs courent, le plafond lui rase le crâne jusqu'à l'os et le sol dallé râpe ses pieds nus à la vitesse du son.

Elle perçoit un plongeon saccadé dans le vide noir entouré de lointaines explosions vocales et, plane, comme nue, enroulée dans un tapis de mousse chaude et grondante qui vole en dessinant des courbes sinusoïdales dans l'obscurité. Elle rit pour chasser le spectre de *Sorrow*, la prostrée dans son désespoir charbonneux.

Des bourdonnements sourds volettent de l'autre côté puis se taisent, coupés par un grondement métallique qui repart crescendo jusqu'à se stabiliser dans des vibrations sobres. Cela finit par la bercer. Elle se laisse emporter par la nuit.

Des arbres très feuillus semblent protéger le mur d'enceinte sans le dissimuler. Les deux hommes sont de force égale et aussi différents que peuvent l'être un grand noir et un blanc trapu. Foulant le sol avec précautions, ils longent le mur bizarrement crépis et virent à gauche en atteignant le coin.

Quand ils ouvrent la porte, les pétards sont à la fête et la fumée danse déjà. Ils attaquent l'escalier carrelé par la face Nord. Dehors, les explosions étouffent tous les autres bruits. Au mépris de la fumée ils gravissent les marches trois à trois sans la moindre hésitation malgré l'obscurité. Ils savent où aller et atteignent vite le palier. Le plus grand marque un temps d'arrêt. Le plus trapu l'imité. Ils observent le couloir, surveillés par la veilleuse marquée *Sortie* qui semble fatiguée tant sa lueur est faible. Ils repartent en se frôlant à peine vers le bout du couloir. Le bruit des explosions est assourdi. Leur souffle est imperceptible.

Il n'y a aucun rai de lumière sous les portes. À cet étage, tout est fait pour qu'on dorme à heure fixe déterminée par décret, quel que soit le bruit environnant. Le plus trapu ouvre doucement une porte. Sa torche éclaire deux corps allongés. Une tranquillité artificielle règne. D'un coup de menton, il signale à l'autre que c'est bon et referme. Ils accélèrent le pas vers la porte du fond que le plus grand déverrouille avec son passe électronique.

Elle est assise, prostrée, genoux fléchis en posture fœtale. Son corps est recouvert d'une blouse blanche informe faite pour nier les corps. En tout cas trop large pour n'importe qui. La porte s'ouvre sur un monde de tristesse. *Sorrow* frémit dans sa torpeur. Un grand noir et un blanc trapu avancent vers elle sans hésiter. Péniblement redressée, regard vide, bouche entrouverte elle semble articuler des mots qui ne sortent pas.

SALIÈRE ET POIVRIER

Chacun d'eux l'attrape sous un bras et une jambe avec une ferme douceur.

Ils la trimbalent sans un tremblement ni un seul mot connu, comme s'ils faisaient ça souvent. Ils marquent un temps d'arrêt en haut de l'escalier, pour vérifier si ça remue dans les autres chambres plus que pour reprendre leur souffle ou réajuster leur prise. *ELLE* ne bouge pas, comme en léthargie, ce qui est peut-être le cas. Soit ils descendront les marches, soit elles monteront vers eux. Ils s'en moquent. La descente se fait avec vigilance et sans à-coups.

Dehors, les pétards provoquent des rafales de rires explosifs que la fumée semble vouloir noyer. En bas des marches, les porteurs tournent à 180° et passent sous l'escalier vers l'accès au garage. Le moteur fait vibrer les portières ouvertes de la camionnette blanche dans laquelle *Sorrow* est engouffrée. Le plus grand, *Poivrier*, reste auprès d'*ELLE*. Proche mais sans contact physique, encore que n'importe quel regard puisse être considéré tel. *Salière* est un peu plus loin.